

Georges Duhamel et Charles Vildrac face à l’Au-dessus de la mêlée de Romain Rolland

par Bernard Duchatelet*

Les Amis de Georges Duhamel et de l’Abbaye de Créteil ont organisé Le 29 novembre 2008, à Péronne, à l’Historial de la Grande Guerre un colloque sur le thème : « Autour de Georges Duhamel. Écrire la Grande Guerre ». Ce colloque réunissait Jean-Jacques Becker, Bernard Duchatelet, Laurence Campa, Nicolas Beaupré, Myriam Boucharenc. Le professeur Duchatelet est intervenu sur « Georges Duhamel et Charles Vildrac face à l’Au-dessus de la mêlée de Romain Rolland ».

Nous remercions Mme Laurence Campa pour les Amis de Georges Duhamel, de nous autoriser à reproduire in extenso la conférence de Bernard Duchatelet dans les Cahiers de Brèves.

Les Cahiers de l’Abbaye de Créteil ont publié dans leur numéro 27 de décembre 2008, les Actes de ce colloque.

Actuellement, Bernard Duchatelet prépare l’édition de la correspondance échangée entre les Rolland et les Duhamel. L’essentiel est composé, bien sûr, de l’échange des lettres de Rolland et de Duhamel, mais on trouve aussi des lettres de Madeleine et de Marie Rolland à Duhamel et de Blanche Duhamel à Rolland. A ces lettres s’ajoutent d’autres documents qui complètent cet ensemble : les dédicaces des livres envoyés, et aussi des passages des journaux de l’un et de l’autre, ou des extraits de lettres à des tiers, qui parfois permettent de mieux comprendre la tonalité de certaines lettres. La plupart des documents sont rassemblés. Il faut mettre le tout en forme et prévoir les notes indispensables.

Bernard Duchatelet a déjà évoqué l’ensemble de cette correspondance dans un chapitre, « Romain Rolland et Georges Duhamel », publié dans son ouvrage « Romain Rolland. La Pensée et l’Action » pp. 225-250.

Dans *La Pesée des âmes*, livre de souvenirs, écrits bien des années après les événements, Georges Duhamel évoque la réaction qu’il eut face à *Au-dessus de la mêlée* de Romain Rolland : « On me fit tenir le texte et j’en pris connaissance. Le morceau me parut beau ; les idées en étaient généreuses, élevées ; mais un tel message nous parvenait en un moment où nous ne pouvions pas l’entendre : nous étions dans les flammes de l’incendie. [...] Ces paroles de Rolland, qui s’élançaient délibérément au-dessus du carnage, ces paroles prononcées dans une retraite privilégiée, je pensais que nous devions le réserver pour le temps des résurrections, pour les débats de la paix retrouvée. [...] Et moi, qui me trouvais dans la mêlée, je murmurais [...] de mon côté : "plus tard, quand la guerre sera finie, nous ferons le possible et l’impossible pour élever des digues contre le torrent de la guerre". »

Duhamel donne un résumé juste, mais succinct, de l’attitude qui fut la sienne à l’époque. Elle fut

nuancée avec le temps. Maintenant que sont publiées certaines de ses correspondances², il est possible de suivre de plus près l’évolution de sa réflexion, influencée par celle de Vildrac. Il vaut donc la peine de la suivre dans le détail, d’autant plus que dans son *Journal*³, Romain Rolland fournit aussi quelques indications intéressantes.

I – Présentation des trois protagonistes.

A – Leur situation avant la guerre et leurs relations.

Avant d’entrer dans le vif du sujet, peut-être est-il bon de rappeler la situation des trois personnes et l’état de leurs relations.

Né en 1866, Romain Rolland est de beaucoup l’aîné : il a quarante-huit ans, quand éclate la guerre. Charles Vildrac, né en 1882, en a trente-deux. Georges Duhamel, le plus jeune des trois, né en 1884,

1 . *La Pesée des âmes*, Mercure de France, 1949, p. 130-131.

2 . Charles Vildrac, *Correspondances*, « Les Cahiers de l’Abbaye de Créteil », n° 16 (décembre 1995) – voir la première partie : « Charles Vildrac – Georges Duhamel, Correspondance de guerre. 1914-1918 ». Georges et Blanche Duhamel, *Correspondance de guerre, 1914-1919*, tome I (août 1914-Décembre 1916), Préface par Antoine Duhamel. Introduction par Jean-Jacques Becker. Édition établie et annotée par Arlette Lafay. Paris, Champion, 2007. – Les références, dans les deux cas, se contenteront d’indiquer la date de la lettre citée, sans autre précision. Les auteurs et destinataires de lettres seront parfois indiqués par leurs initiales.

3 . Romain Rolland, *Journal des années de guerre, 1914-1919*, Texte établi par Marie Romain-Rolland, Préface de Louis Martin-Chauffier, Paris, Albin Michel, 1952. Référence désignée par JAG.

en a trente.

La réputation littéraire du premier est déjà faite : auteur d'un *Théâtre de la Révolution (Les Loups, Le 14 Juillet, Danton)*, de *Tragédies de la Foi (Saint Louis, Aërt, Le Triomphe de la Raison)*, de plusieurs biographies (*Vie de Beethoven, Vie de Michel-Ange, Vie de Tolstoï*), il a terminé son grand roman *Jean-Christophe*, couronné en juin 1913 par l'Académie française.

Duhamel n'est qu'au début de sa carrière littéraire. Il a publié son premier livre *Des Légendes, des Batailles* en 1906, puis en 1909 d'autres poèmes sous le titre *L'Homme en Tête*. En 1912, Vallette lui confie la rubrique « poésie » au *Mercure de France*. Duhamel se tourne aussi vers le théâtre et, en 1911, est représentée à l'Odéon sa première pièce, *La Lumière*, puis, en 1912, *Dans l'ombre des statues*⁴. Au fur et à mesure qu'il publie ses ouvrages, Duhamel les envoie à Rolland, qui estime fort son jeune cadet. L'un et l'autre s'apprécient. Et lorsque, le 13 novembre 1912, Duhamel répond à une enquête, il n'hésite pas à écrire : « *J'ai la plus grande admiration pour Romain Rolland et pour son œuvre*⁵. »

Vildrac est, depuis 1902, un ami de Duhamel, alors jeune étudiant en médecine. Il est connu comme poète. En 1905, l'année où il épousa Rose, la sœur aînée de son ami, paraît son premier recueil, puis, en 1907, sont publiés *Visions 1905, Images et mirages, Livre d'amour*. Il écrivit aussi, en 1910, en collaboration avec Duhamel, des *Notes sur la technique poétique*. À la différence de son beau-frère, Vildrac n'a eu, avant la guerre, que peu (ou pas) de contact avec Rolland. Peut-être lui a-t-il envoyé une de ses premières œuvres. Mais il ne semble pas y avoir eu de correspondance à ce sujet⁶. La première missive de Vildrac à Rolland conservée à la BnF est une carte postale illustrée, datée du 5 octobre 1916, à propos d'une relecture de *Jean-Christophe*. La deuxième est une autre carte de correspondance, datée du 18 novembre de la même année ; Vildrac félicite Rolland pour le Prix Nobel de littérature qui vient de lui être attribué pour l'année 1915 : « *Bravo, que soit ainsi rendu hommage à la voix héroïque et pure qui la première fois s'éleva pour soulager nos consciences !* »

B – Leur situation au moment de la guerre.

Mais revenons en arrière, quand éclate la guerre. La situation est différente pour chacun des trois hommes.

Rolland n'est pas mobilisable ; son âge (il a 48 ans et demi) et sa santé le dispensent, à double titre, de toute obligation militaire. En Suisse au moment du déclenchement du conflit, il décide d'y rester. Pendant tout un temps, il se met au service de la Croix-Rouge.

Vildrac fait la guerre dans l'infanterie (46^{ème} bataillon) ; il participe, en février 1915, aux durs

combats de tranchées en Argonne (butte de Vauquois), au cours desquels sa compagnie est décimée⁷, puis il est nommé caporal infirmier, au début de mai 1915. Très tôt, il a connu l'épreuve du feu et constaté l'incurie des méthodes de guerre du côté français.

Duhamel, médecin, qui n'a que très peu exercé, est alors employé comme chercheur aux Laboratoires Comar. Bien que réformé pour des raisons de santé, il veut porter secours à ses semblables et décide de s'engager. Après une période d'initiation à la chirurgie de guerre, il travaille à soigner les blessés à l'hôpital Begin, à Saint-Mandé, de septembre à novembre 1914. Puis il est affecté, pendant un mois, à une ambulance installée à Lignereuil, près d'Avesnes-le-Comte. Rappelé à Paris fin décembre, il retrouve l'hôpital Begin, qu'il quitte plusieurs mois après. De mai 1915 à la mi-février 1916, il est affecté comme aide-major de 2^{ème} classe, médecin chirurgien, à l'ambulance chirurgicale 9/3 du 1^{er} corps d'armée ; à partir de juin 1915, celle-ci est basée au château de Sapicourt, dans la Marne.

II – Les réactions de Duhamel et de Vildrac aux articles de Rolland.

A – Le temps de l'ignorance.

Comme pour beaucoup de Français, aux yeux des deux beaux-frères, la guerre doit écraser le militarisme prussien ; elle ne se discute pas. Ils sont, l'un et l'autre, surtout Vildrac, confrontés directement, par expérience, aux duretés et aux atrocités de celle-ci. Tandis qu'ils remplissent leur devoir de soldats, Rolland, de son côté, entre, à sa manière, dans le combat. Dès septembre 1914, il publie dans le *Journal de Genève* un certain nombre d'articles⁸. Pour lui, la question se pose en termes différents. *Jean-Christophe* plaidait déjà pour une réconciliation franco-allemande. Il reste dans sa logique. Sans pour autant condamner cette guerre, désireux de sauvegarder l'avenir, il se place « au-dessus de la mêlée », c'est-à-dire au-dessus de la haine et des passions. Patriote, il n'est pas pour autant nationaliste : il veut empêcher une rupture irrémédiable entre les pays belligérants qui peuvent, si les meilleurs se manifestent, retrouver la paix. Son attitude est alors mal comprise, même par certains de ses amis, qui, eux, se trouvent mêlés au combat, comme Alphonse de Châteaubriant et Jean-Richard Bloch.

Ces articles de 1914 ne sont alors connus en France, particulièrement « Au-dessus de la mêlée », que par des extraits publiés par divers journaux, dont *L'Humanité*. Mal compris, ils valent à son auteur l'accusation de trahison. Il faut attendre juillet-août 1915 pour qu'ils soient mieux connus, particulièrement de ceux qui vivent au cœur de la bataille. Ainsi Roger Martin du Gard ne prend connaissance d'« Au-dessus de la mêlée » que grâce à un ami, en août 1915⁹.

4 . R. Rolland parlera de cette pièce dans la « Chronique parisienne » qu'il tient à la *Bibliothèque Universelle*, n° 206, de février 1913, p. 385-388.

5 . Enquête menée par Arthur Cantillon, dans *La Flamberge*, numéro spécial consacré à Romain Rolland, mars 1913, p. 522.

6 . Note complémentaire à la communication faite à Péronne : Vildrac a, en fait, envoyé deux de ses premiers livres à Rolland. Ce fut d'abord *Livre d'amour* (poèmes), éditions Figuière, 1910 ; Rolland lui envoie une courte lettre de remerciement, le 23 octobre 1911. Puis *Découvertes* (poèmes en prose) NRF, 1912 ; le 24 novembre 1912, Rolland remercie longuement Vildrac, dont il loue la sensibilité poétique.

7 . Voir à ce sujet le texte de Vildrac « Vauquois », publié dans *Hommage à Charles Vildrac*, « Les Cahiers de l'Abbaye de Créteil », n° 4 (décembre 1982), p. 92-101.

8 . « Lettre à Gerhardt Hauptmann » (datée du 29 août), 2 septembre 1914. – « Au-dessus de la mêlée », 22-23 septembre [repris dans *L'Humanité*, 26 octobre, 19 novembre, et *Coenobium*, VIII, 30 septembre]. RR date ce texte du 15 septembre (*L'Esprit libre*, Paris, Albin Michel, 1953, p. 89). – « De deux maux le moindre : Pangermanisme, panslavisme », 12 octobre 1914. RR date ce texte du 10 octobre (*Ibid.*, p. 95). – « Inter arma Caritas », 30 octobre 1914.

9 . Voir Roger Martin du Gard, *Correspondance générale*, II, 1914-1918, édition présentée et établie par Maurice Rieuneau, Gallimard, 1980, p. 72 : « *Je ne savais rien ou presque rien de cette affaire. Je roule depuis douze mois sur un camion automobile, poste peu périlleux mais qui m'a tenu hors de toute vie normale. Je me rappelle avoir lu quelque écho de journal où vous étiez malmené. Il y a longtemps. Bref je ne savais rien, je n'avais jamais lu une ligne de votre article de septembre 1914.* »

B – Le temps de la découverte.

Apparemment, tel est le cas de Duhamel et de Vildrac qui, à ce moment, l'un brancardier, l'autre médecin-chirurgien, s'occupent des blessés et des mourants.

L'intermédiaire est le peintre Gaston Thiesson (1882-1920), ami de Rolland¹⁰, et aussi de Jean-Richard Bloch¹¹ et de Vildrac¹². À la différence de ceux qui sont engagés dans la guerre, il est libre ; réformé avant la mobilisation, il a passé, en décembre 1914, une nouvelle révision qui a maintenu sa réforme. Dès le mois d'avril 1915, il rétablit le contact avec Rolland ; à celui-ci, il donne des nouvelles des anciens du groupe de l'Abbaye¹³, auprès de qui il ne tarde pas à se faire l'avocat chaleureux et intempestif des idées de Rolland. Assez libre des ses mouvements, il ira voir Rolland en septembre 1915 et s'installera en Suisse le mois suivant.

Thiesson déclenche une première offensive en juin-juillet 1915. Il se mobilise pour alerter les uns et les autres sur le combat de Rolland, qui continue de publier des articles. Il tente de les rassembler pour les copier et les faire parvenir à tous ses amis¹⁴. Après l'envoi d'un premier article (« Le Meurtre des élites », semble-t-il¹⁵), voici ce que Duhamel répond à Thiesson (04/07/15) :

« J'ai lu l'article de Romain Rolland. Certes, il est beau, et je le trouverais encore plus beau si j'avais encore en ma possession toutes mes facultés de critique littéraire, dont je n'ai que faire dans une époque qui n'a plus de littérature [...]. Il y a dans cet article un certain nombre de choses justes [...]. Mais je ne trouve pas qu'il soit nécessaire de publier les choses justes que l'on a pensées. Retenez cette parole, paradoxale dans la bouche d'un homme épris de justice et de vérité¹⁶. » Sa réserve est très nette.

Malgré l'insistance de Thiesson, qui revient à la charge, Duhamel décide de couper court, au risque de « se voir traiter de gogo » (à BD, 28/07/15). Dans une lettre à Vildrac (22/07/1915) il résume la situation : « J'ai eu, avec Thiesson, une correspondance un peu ridicule au sujet de R. Rolland. Je pense qu'il a dû te présenter la chose pour ma plus grande honte, mais cela n'a aucune importance. Tout cela pue les indignations littéraires d'autrefois et les querelles verbales. Comme j'étais extrêmement occupé, j'ai coupé court à tout en ne répondant plus. »

La réaction de Vildrac, qui vient de lire « Littérature de guerre » (d'avril 1915), est tout autre : « L'article de Romain Rolland est une belle chose qui vous donne de l'air dans cette odeur de fièvre et de sang, et libère la conscience un peu... », écrit-il à Thiesson, le 24 juillet¹⁷. Aux yeux de Rolland, d'ailleurs, Vildrac est parmi les écrivains mobilisés un de ceux

« qui n'ont pas renié leur libre foi » (JAG, 477). « Du groupe littéraire auquel appartient Arcos, Vildrac est resté le plus fidèle à l'idéal humain » (JAG, 478).

B – « Faisons notre besogne, et prenons rendez-vous pour après la guerre. »

Peu après cette première offensive de Thiesson, voici que, en juillet, paraît le pamphlet de Massis, *Romain Rolland contre la France*. Outre deux de ses articles, le critique publie dans la brochure le texte quasi complet (il ne manque qu'une seule phrase !) d'« Au-dessus de la mêlée ». Massis en assure ainsi la publicité ! Thiesson redouble alors de zèle et mène, en août, une deuxième offensive, pour amener ses correspondants et diffuser auprès d'eux cette brochure : « Il faut que les honnêtes gens connaissent la vérité. Les âmes qui se battent n'avaient pas lu votre article, écrit-il à Rolland (08/08/1915). Je l'ai envoyé à Vildrac, Bazalgette, Bachelin, Duhamel, Bloch, Durtain, Chennevières. J'ai écrit à Châteaubriant aussi à Mercereau » (JAG, 474). Il n'oublie personne.

Notons, au passage, que c'est au moment où Rolland décide de se taire, se retirant « avec lassitude d'une aveugle mêlée¹⁸ », que Thiesson bat le rappel. Il décide de rassembler une série de témoignages en faveur de Rolland, qu'il prévoit de publier dans *Les Hommes du Jour*.

Vildrac et Duhamel reçoivent ainsi le pamphlet de Massis. S'il est assez d'accord sur le fond, Duhamel estime toujours inopportune la démarche de Rolland ; il y a pour lui plus urgent à faire : sauver les hommes engagés dans la mêlée. Malgré ce refus, Thiesson ne lâche pas prise. À lire les lettres échangées entre Duhamel et sa femme au début du mois d'août, l'on voit que la discussion reprend de plus belle. Duhamel prend son temps pour répondre. Les lettres entre Blanche et Georges permettent de suivre par le menu la gestation de la réponse.

GD à BD (03/08/15) : « J'ai juste reçu une lettre de Thiesson qui m'envoie un article de RR interprété par les journaux comme une injure à la France, et en faveur duquel Thiesson me demande une protestation qu'il fera publier "non signée" par je ne sais trop quel organe. Je vais réfléchir et répondre... à Thiesson, évidemment. D'ores et déjà, je pense qu'il est inutile d'aller à Genève – où est Rolland – pour penser des choses justes, et les ayant pensées, de les publier dans une heure où elles ne peuvent avoir d'autres résultats que d'attirer l'attention sur un auteur. Il paraît que Charles et Bazalgette vont répondre. Je vais réfléchir et te dirai mes résolutions. »

Trois jours après (06/08/15), il donne le résumé de la lettre envoyée : « En substance, je lui dis que l'article de R. Rolland est beau et que ceux qui l'at-

10 . Avec qui il correspond depuis 1912, lui disant son admiration pour son œuvre et le renseignant sur l'art moderne, sur Gauguin, Cézanne, Van Gogh et discutant peinture avec lui.

11 . Il a collaboré à sa revue *L'Effort libre*.

12 . Du 21 au 31 octobre 1912, il a exposé dans la galerie que tient Rose Vildrac, à Paris, rue de Seine.

13 . Voir les lettres de Thiesson à Rolland de 12 avril (JAG, 318), 25 avril, 14 mai, 30 juin (inérites) et de Rolland à Thiesson des 19 avril et 25 mai (inérites).

14 . Il peut ainsi annoncer à Rolland le 16 juillet : « J'ai copié votre article, Le Meurtre des Élités [14 juin 1915] et l'ai envoyé à Vildrac. Lui et un de ses amis ont dû vous écrire. » Il ne semble pas que Vildrac ait alors écrit à Rolland ; on ne trouve dans le *Journal des Années de Guerre* de Rolland aucune trace de correspondance de ce dernier.

15 . Publié dans *Le Journal de Genève* le 14 juin 1915, cet article est repris en France dans *La Bataille syndicaliste*, le 30 juillet, dans un texte, il est vrai, mutilé et sans titre.

16 . Arlette Lafay, « Georges Duhamel, écrivain de gauche ? », *Cahiers Georges Duhamel*, n° 1 (*Georges Duhamel, témoin du vingtième siècle*), Minard, 1987, p. 70. Dans la note la lettre est présentée, par erreur, comme étant de Thiesson à Duhamel !

17 . Lettre du 24 juillet et non du 26 juillet, comme écrit dans JAG, p. 451. D'autre part, il faut, dans cette transcription du JAG, rectifier le nom de Fainse, qu'il faut lire : « Fairise ». Voir : Charles Vildrac, *Correspondances*, « Les Cahiers de l'Abbaye de Crèteil », n° 16, décembre 1995, p. 103 et note 1, p. 106.

18 . JAG, p. 442. Formule extraite de la lettre que Rolland a envoyée le 17 juillet 1915, au directeur de *l'Internationale Rundschau*, de Zurich (publiée par la revue le 20 juillet), dans laquelle Rolland explique les raisons de son retrait : « je sens l'inutilité de persister davantage. »

taquent sont des exaltés ou des oisifs, mais qu'en cette époque où la France lutte pour libérer son territoire, il est mauvais de jeter le trouble dans l'esprit de ceux qui se battent en posant des questions relatives à la genèse du conflit et à la responsabilité de nos aînés. Quant à l'appel au désarmement, qui fait le fond de l'article de Rolland, c'est puéril et inutile. D'ailleurs R. R. a, depuis, déclaré qu'il était dégoûté et qu'il retournait à sa solitude. Il n'aurait pas dû en sortir. Il vaut mieux, en ce moment, savoir faire du pain ou du drap qu'un article philosophique. »

L'attitude de Duhamel est sans ambiguïté. Elle s'explique, d'ailleurs, par les conditions dans lesquelles il vit. Beaucoup plus préoccupé par son « travail chirurgical », il s'inquiète pour le cas difficile de son blessé, Gaston Léglise (22 ans), amputé de la cuisse gauche, mais dont la cuisse droite ne vaut pas mieux¹⁹ ! Et puis, ajoute-t-il à Blanche, en parlant de cette lettre à Thiesson : « Je la finissais à peine [...] quand on est venu me chercher pour aider le patron à trépaner un aspirant officier, gravement blessé à la tête. On a opéré en désespoir de cause. Il a 20 ans. Il est beau comme un ange. Il va mourir. » Duhamel veut agir immédiatement sur le présent.

Il confirme son point de vue le lendemain à Vildrac (07/08/15), dans une lettre qui résume de la même façon ce qu'il a écrit à Thiesson : trop pris par son travail harassant, il a autre chose à faire que de discuter. « Nous ne recevons que des blessés graves, arrangés comme tu sais » ; son rôle est de sauver les malheureux. « C'est pourquoi la lettre de Thiesson m'a plutôôt importuné. [...] Notre situation en France est grave et demande des décisions et non de la philosophie. [...] Faisons notre besogne, et prenons rendez-vous pour après la guerre. » À cette lettre Vildrac ne répondra que beaucoup plus tard.

Pour Duhamel la question semble réglée. Il renvoie l'article à Blanche, lui demande son avis (09/08/15) ; elle est d'accord avec lui (12/08/1915). Mais Thiesson ne lâche pas prise. Duhamel commence à s'énerver et à prendre ses distances, comme en témoigne sa lettre suivante à Blanche (12/08/15) :

« [...] je reçois une lettre de Thiesson. Il a l'air fort scandalisé de ma réponse. Il attendait une adhésion enthousiaste, et il reçoit une lettre calme et raisonnable. Je lui ai répondu une lettre moins calme. Il me reproche de "passer à l'ennemi" (sic) et de ne pas avoir un cœur comme le leur (le sien et celui de Charles, Bazalgette, Bloch, etc.). Je lui ai répondu qu'il pouvait m'exclure du ... parti, mais que je n'en continuerai pas moins à penser que R. Rolland [...] est quand même aveuglé par le point de vue personnel ; que, pour moi, ce point de vue, comme l'avenir, comme les groupes intellectuels ou les opinions, ne m'intéressait plus guère ; que seule m'importait la température qu'aura ce soir Gaston Léglise (qui ne va toujours pas mieux).

Je lui ai donné en exemple précisément notre vieux admirable Charles, qui se tait jusqu'à la fin de la guerre, et fait sa terrible besogne.

Je te passe les détails de ma longue lettre. En résumé je lui ai dit que j'en avais assez de ces bavardages qui ressemblent trop aux discussions littéraires du temps de paix. D'ailleurs tout cela très cordialement, très rondement, bien que ce soit un peu énevant. [...].

Note encore en passant, que cet article a été écrit pendant que les Allemands étaient aux portes de Paris.

Rappelle-toi ces jours, et dis-moi si malgré la beauté de la page – c'était le moment d'aller la fourbir à Genève. »

Duhamel va plus loin encore deux jours après, dans une autre lettre à Blanche (14/08/15), lorsqu'il tente de démêler les raisons qui mènent Thiesson dans sa campagne et Rolland dans son combat :

« Je t'ai dit, en substance, la façon modérée et attentive dont j'avais répondu à Thiesson. [...] tu verras que Thiesson, qui a d'autres mobiles que moi d'aimer et de défendre Rolland, escomptait un assentiment enthousiaste, sans discussion. [...] On y sent l'éternelle lutte pour se mettre en avant – même sous prétexte de générosité. Et puis ce que je n'ai pas voulu dire à Thiesson, c'est qu'en somme toute l'œuvre de Rolland étant ardemment pro-allemande, il lui fallait bien choisir une espèce d'attitude qui n'infirme pas son œuvre et ménage quand même son avenir de Français. Toute réflexion faite, je dis encore ; s'il avait passé l'âge de la mobilisation, il devait rester silencieux et s'occuper de faire quelque chose d'utile. Je lui ai rendu un suffisant hommage en disant que ceux qui l'avaient attaqué étaient des furieux et des oisifs, et que son article était beau et généreux.

Mais en voilà assez sur ce thème ! J'ai reçu aujourd'hui l'Electrargol. J'en ai une bonne provision et j'en ai tout de suite fait une injection à Gaston qui est toujours bien inquiétant. [...]

J'ai répondu à Thiesson que la lutte entre les penseurs n'avait pas d'importance, ou presque, tant que la présence dans un genou, d'un grain de pétard gros comme un pois, obligeait à couper la cuisse d'un homme ou pouvait le faire mourir après six mois de souffrance. »

Toujours le même refrain chez Duhamel. Il lui importe plus de savoir s'il pourra, et comment, sauver Gaston Léglise de l'amputation. L'Electrargol lui est plus utile qu'un article, fût-il bien pensé.

De plus, l'obstination de Thiesson finit par agacer Blanche, comme en témoignent plusieurs de ses lettres du mois d'août, où elle se moque de « cette manie de Thiesson avec sa fureur d'admiration pour Romain Rolland » et fustige « ce rentier, cet inutile » (15/08/15) : « Quel idiot ! C'est une jolie fonction qu'il choisit de venir embêter ceux qui ont quelque chose à faire et qui sont loin de tous les leurs. Quel crétin ! » (17/08/15). Elle demande à Georges de rompre les ponts définitivement et qu'il oublie « cette affaire Thiesson » (23/08/15)²⁰. Georges la rassure (17/08/15) : « Maintenant ne t'inquiète pas, Thiesson ne m'a pas troublé dans mon travail. Cela tient à ce que, précisément, mon travail est un des rares que l'on puisse faire, à l'époque actuelle, avec la certitude de ne pas se tromper. [...] Ma besogne à moi n'est pas relative. Elle est à coup sûr au-dessus de toute discussion et voilà pourquoi, en dépit de tous les Thiesson, je suis et demeure impassible. ».

De son côté, tout en la regrettant, Rolland semble d'abord comprendre l'attitude de Duhamel. Après une visite de René Arcos le 13 août 1915, il note dans son Journal : « G. Duhamel se raidit, un peu comme Jean-Richard Bloch ; il ne veut pas discuter les choses ; il s'enferme dans sa tâche ; au reste, il ne peut faire que du bien ; il est médecin au front et accablé de besogne » (JAG, 479). Mais un peu plus tard, en septembre, son opinion se durcit, après la visite de Thiesson, venu apporter les témoignages recueillis qu'il compte faire publier dans *Les Hommes du jour*. Rolland

19 . L'histoire de Léglise fera l'objet d'un chapitre de *Vie des martyrs*, « Le Sacrifice ».

20 . L'animosité de Blanche est telle qu'au moment d'organiser la permission de Georges à la mi-septembre, elle parle des Thiesson qui seront alors chez les Vildrac. Elle s'arrangera pour éviter que Georges ne le rencontre ! « Non, nous aurons autre chose à faire qu'à passer en discussion ces quelques jours qui ne seront que pour l'amour et l'affection. » (BD à GD, 01/09/15).

note, cette fois-ci, avec tristesse que « Duhamel a refusé nettement de s'associer à une manifestation pour les idées que je représente » (JAG, 508). Par contre, il est heureux de trouver parmi les témoignages celui de Vildrac, qui « est l'un des plus violents contre la guerre et contre ceux qui l'éternisent » (JAG, 508).

C – « ... la figure de Rolland dans l'attitude exacte qui lui convient. »

Si, fin septembre, pour Duhamel, la question Thiesson est maintenant bien réglée, reste une autre question, ou plutôt une réponse, que Duhamel attend toujours de sa lettre du 7 août à Vildrac²¹. Cette réponse arrive enfin (09/10/15). Commencent alors entre les deux beaux-frères une mise au point respective et une discussion sur le bien fondé de l'attitude de Rolland.

Après quelques nouvelles sur son travail et « ce cauchemar interminable » qu'il est en train de vivre (« Tout plutôt que ça ! »), Vildrac revient à la question restée en suspens. Laissant de côté ce qu'il y a « de puéril et d'inutile dans la discussion de l'excellent Thiesson » il souligne l'importance des interventions de Rolland : « Je t'assure qu'un très grand réconfort m'est venu des pages de Romain Rolland. Et je ne suis pas le seul. Il nous a remontés et purifiés à un moment où nous doutions qu'il y eût encore une dignité humaine et cela n'a fait que nous confirmer dans la nécessité d'abattre le militarisme prussien. Oui, notre situation demande des décisions, mais nous avons aussi besoin de libres penseurs. »

Au reçu de cette lettre, Duhamel s'emporte. C'est, il est vrai, le moment où certains commencent à s'interroger sur le bien-fondé de cette guerre et tentent déjà de démêler les responsabilités dans le déclenchement du conflit. Ces discussions ne l'intéressent pas ; il s'en prend violemment à Thiesson : « Au nom du ciel remettons à plus tard toute discussion, surtout nous qui sommes au centre de l'action et au chevet de la souffrance, et résistons à tout, pour ceux qui sont entre nos mains et ont besoin de nous. Voilà pourquoi les agitations de Thiesson qui fait la navette entre la France et la Suisse, où gîte R. Rolland, me semblent toujours déplacées. »

Dans cette lettre à son beau-frère (17/10/15), il va même jusqu'à mettre en doute le pur idéalisme de Rolland :

« Il me reste l'idée que tout cela est une manœuvre – légitime d'un certain point de vue – d'un bonhomme dont toute l'œuvre germanophile est plutôt compromise par la guerre. Et puis, ce n'est pas tout cela ; il y a les blessés qui ont plus besoin d'un coup de bistouri et d'un pansement propre que de littérature lyrique. »

Pour lui, il est inutile de se perdre en conjectures sur la part de l'Angleterre dans la guerre. Si on lui en parle, ajoute-t-il, « je rigole et leur réponds toujours que je ne m'intéresse qu'à la jambe de Plaquet, car je connais assez bien la jambe de Plaquet, et je peux faire quelque chose pour elle ; tandis que tout ce qu'on dit, pense ou écrit sur la guerre n'est qu'hypothèse, erreur ou stupidité. » Légèreté, Plaquet... voilà son horizon immédiat.

Vildrac ne se laisse pas convaincre. Il insiste pour justifier et défendre Rolland (03/11/15) :

« Et son article (Au-dessus de la mêlée) ne fut

pas inutile, car il a assisté bien des hommes ici, et la vérité n'est jamais, à aucun moment, inutile à ceux qui l'aiment. [...] »

Romain Rolland, un germanophile à l'œuvre compromise, et qui agit en conséquence ? Non, mon vieux, je t'assure que tu n'y es pas. Tu t'en rendras compte après la guerre... Ça se passera bien plus haut que ça ! Je ne vois plus l'écrivain, d'ailleurs, en lui, mais un héroïque cœur pur, une conscience droite, aussi incapable d'habileté, d'adresse que Rousseau. Quant à la collaboration matérielle, quant à "la jambe de Plaquet" de Romain Rolland, elle est appréciable si l'on considère qu'il a organisé et conduit l'office d'échange des prisonniers et de renseignements sur eux, à Genève, et cela au prix d'énormes difficultés. L'avenir justifiera Romain Rolland à tes propres yeux, bien facilement, j'en suis sûr, quand sera passée l'ère du mensonge sacré "qui surprend les meilleures bonnes fois". »

Cette nouvelle lettre fait réfléchir Duhamel²². Dans sa longue réponse (13/11/1915), il fait son « mea culpa ». Il reconnaît que Thiesson a été un obstacle et explique pourquoi il a pris une position en retrait :

« Parce que je n'étais pas tout à fait de son avis, Thiesson a vu en moi un ennemi, un chauvin exalté, un amateur de boucheries fratricides, un rempli [...]. Je n'ai pu m'associer à la protestation en faveur de R. Rolland parce qu'on a exigé que je m'y associe sans restriction. » Il reconnaît que « le ton de Thiesson [lui] a fait perdre patience [...]. Le ridicule de la chose m'a dégoûté et énervé, d'où mes propos entre intimes à l'égard de Rolland, de sa conduite et de son œuvre. » Cela dit, Duhamel reconnaît qu'il n'a lu qu'un article de Rolland et qu'il aimerait en lire d'autres : « La lecture de ces articles me sera certainement précieuse. Ce qui ne veut pas dire que je partagerai ton réel enthousiasme. [...] J'ai d'ailleurs été tout à fait heureux d'apprendre que Rolland n'était pas en Suisse au même titre que les autres et qu'il y cultivait une belle "jambe de Plaquet". Je souhaite que Thiesson prenne vivement une situation d'expéditionnaire dans cette belle œuvre, cela calmera et justifiera ses agitations. »

Vildrac poursuit la discussion (20/11/1915). Il évacue Thiesson, le malhabile, pour revenir à Rolland : « Je ne tiens aucun compte de Thiesson dans mon opinion sur Romain Rolland, ni dans ce que je t'ai écrit. En outre je ne m'arrête pas outre mesure à Romain Rolland lui-même et envisage son cas sans passion. La plus grande partie de l'opinion publique a été stupide et injuste et surtout mal informée à son égard. »

Et pour convaincre Duhamel, Vildrac lui envoie deux autres articles. Duhamel lui répond aussitôt (02/12/1915) :

« Ces deux articles m'ont beaucoup intéressé. M'a également intéressé l'espèce de peur qu'a Rolland, même lorsqu'il dit des choses justes, de tomber dans le ton germanophile de toute la France actuelle.

Évidemment cela met, à mes yeux, la figure de Rolland dans l'attitude exacte qui lui convient. [...] J'ai donné lecture à haute voix des articles de Rolland à la popote, car crois bien que tout mon effort tend à me faire le champion autant des idées généreuses que des projets raisonnables. »

La position de Duhamel, on le voit, s'assouplit de plus en plus. Il s'ouvre davantage aux idées de Rolland. D'autant plus que Vildrac se propose de lui envoyer encore d'autres articles. Ce qui n'est bientôt plus

21 . « Les menées et autres balivernes de Thiesson me laissent froid [...]. Malheureusement, je n'ai pas encore, là-dessus, l'opinion de Charles, à qui j'ai écrit une longue lettre, demeurée sans doute en souffrance comme les autres. » (GD à BD, 29/09/15).

22 . « J'ai trouvé ici une lettre de Charles, une longue lettre. Je ne t'en dis rien aujourd'hui. Il faut que je la relise plusieurs fois, puis je te l'enverrai. » (GD à BD, 10/11/15).

nécessaire, puisque vient d'être, enfin, publié l'ensemble des textes de Rolland dans un livre qui reprend comme titre celui de l'article qui a causé tant de scandale : *Au-dessus de la mêlée*. Rose Vildrac l'envoie à Georges. Immédiatement, celui-ci se plonge dans sa lecture et il en parle à Blanche (11/12/15) :

« *Il est très beau, réellement ; mais c'est d'un bout à l'autre un beau rêve devant lequel je reste, pour l'instant perplexe. S'élever contre l'esprit de haine ! Mais je serai le premier, moi qui ne ressens de haine pour personne, et qui me crois même incapable de haine. Mais d'un autre côté, peut-on faire entendre de telles paroles à un pauvre peuple accablé de fatigue et qui ne peut comprendre comment concilier ce qu'on lui fait faire avec l'amour universel ?...* »

On sent bien, à coup sûr, encore une certaine réserve, mais, maintenant qu'aucun intermédiaire ne s'interpose, au contact direct du texte, Duhamel est mieux disposé à l'égard de Rolland. Il le reconnaît dans une lettre à Vildrac (16/12/15) : « *Je le lis à petites doses. Il est très bien. Je n'approuve pas tout, à coup sûr, mais je comprends qu'on écrive tout cela.* »

Quelques mois plus tard, il revient à Blanche de résumer la situation, quand elle écrit à Georges (05/03/16) :

« *Je lis [...] à tête reposée Au-dessus de la mêlée ; maintenant, je serai peut-être capable de juger tranquillement ça ; il y a quelques mois, j'étais trop en colère après Thiesson. Ce que je pense encore jusqu'à présent, c'est que les gens qui ont crié après ça auront donné à ces pages une importance qu'elles n'ont pas. Ça ne me semble pas plus courageux que ce qu'ont dit d'autres gens, il me semble même que dans les journaux on en a dit bien d'autres.* »

Duhamel en est d'accord, qui répond, comme en écho, à Blanche (09/03/16) : « *Tu as raison, on a fait beaucoup trop de bruit autour des articles de Rolland. Mais à cette époque tout est folie. Ceux qui ne vivent pas directement dans la folie du canon se créent toutes sortes d'autres folies à l'intérieur. Le monde est bien malade.* »

Désormais Duhamel est « réconcilié » avec Rolland. En 1917, il lui envoie un exemplaire, numéroté, de *Vie des Martyrs*, puis, en janvier 1919, *La Possession du monde*, un exemplaire sur vélin du Marais, avec cette dédicace : « à Romain Rolland / hommage / de constante admiration / G. Duhamel / Janvier 1919 ». Lors de conférences faites en Suisse, à Lausanne et à Genève, en octobre (ou novembre) 1919, il traite, dans l'une d'elles, de « L'écrivain, le poète et l'événement²³ », où il reconnaît le mérite de Romain Rolland :

« *En refusant de se laisser emporter dans le raz de marée qui submergeait l'Europe intellectuelle et mettait en péril le sens critique de maints bons esprits, l'auteur de Au-dessus de la mêlée a porté le conflit dans une sphère élevée. [...] Romain Rolland a montré qu'on pouvait se soustraire à un événement pour prendre, avec audace, position dans un autre événement plus grave...²⁴ »*

Rolland ne manque pas de noter le fait dans son *Journal* : « *Georges Duhamel [...] soutient cette thèse que l'écrivain doit prendre part à l'action de son temps,*

tout en s'en tenant assez éloigné pour être libre de ses passions. Et après avoir énuméré toute une série d'hommes qui ont eu à souffrir pour leur indépendance et leur libre jugement, il m'y fait une place, dans les termes les plus nobles et les plus sympathiques²⁵. »

Les deux hommes se retrouvent bientôt à Paris pour mener un même combat : l'établissement d'un Internationale de la pensée.

En guise de conclusion

Revenant, plus tard, sur ces temps de guerre, Duhamel analysera lui-même, avec beaucoup de lucidité, sa lente maturation, Dans son article, « Anniversaire (1914-1924)²⁶ » on lit ceci :

« *Je me livrai aux circonstances et, dès cet instant, perdis de vue le problème essentiel. [...] Dès la seconde quinzaine d'août, je fus au travail, et dès le milieu de septembre, tout entier en proie à un métier dont l'absurdité douloureuse semble devoir favoriser l'étude critique de l'événement. Chose surprenante, je réagis tout d'abord en ramenant avec obstination mon esprit au niveau de ma besogne. [...] Considérant les victimes du fait, je m'appliquais à soigner ces victimes et refusais, par discipline, de juger ce fait. [...] Voilà donc en quoi, les premiers temps, mon expérience de la guerre me détourna d'un examen critique auquel plusieurs de mes camarades se livraient déjà. [...] C'est cependant pendant l'été de l'année 1915 que je parvins à me ressaisir. [...] Il m'était possible de juger dans son essence, dans son principe, l'événement avec lequel je me trouvais aux prises. Ce jugement ne s'est pas formé tout de suite.* »

Quant à Rolland, pour en revenir à lui, citons cet extrait d'une lettre à Maurice Wullens, relatif à Duhamel, datant de la même époque :

« *C'est vrai, je regrette souvent vos injustices. Particulièrement à l'égard d'Arcos et de Duhamel. Moi-même je me reproche d'avoir ressenti jadis quelque impatience pour la modération constante de Duhamel ; et je le lui ai même écrit directement. Mais j'ai, depuis, compris le rythme de sa nature, et j'ai vu que cette mesure procédait d'une prudence – non de cœur – mais d'esprit, qui veut connaître à fond, avant de se décider. Mais si cette décision est plus lente que chez d'autres, s'il avance pas à pas, je suis certain que chaque pas, chez lui, est conquis pour toujours ; il ne reculera jamais. Et, au bout du compte, il sera peut-être en avant aux heures critiques où beaucoup de ceux qui se sont jetés, d'un bond, à l'avant-garde, se seront peut-être éclipsés, à l'arrière. J'ai toute confiance en lui²⁷.* »

Dans les deux cas l'analyse est la même.

* **Bernard Duchatelet** est professeur émérite. Il a enseigné à l'Université de Bretagne Occidentale (Brest), de 1968 à 1995, la littérature française des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Il a fondé, en 1983, et dirigé jusqu'en 1992, à la Faculté des lettres, le Centre d'Etude du roman français du XX^{ème} siècle ; il a aussi dirigé, de 1987 à 1995, le Centre d'Etude des correspondances des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles (unité de recherche du C.N.R.S.).

23 . Texte publié dans le *Mercure de France*, 16 décembre 1919, pp. 577-599, et repris, sous le titre « L'écrivain et l'événement », dans *Délibérations*, Les Cahiers de Paris, 1925, pp. 7-50.

24 . Texte de l'édition de 1925, p. 41-42.

25 . *Europe*, nov.-déc. 1965, pp. 180.

26 . Texte publié dans *Europe*, en juillet 1924. Repris dans : Georges et Blanche Duhamel, *Correspondance de guerre 1914-1919*, tome II (janvier 1917-mars 1919), Champion, 2008, p. 810-819.]

27 . Extrait publié par Maurice Wullens dans sa revue *Les Humbles*, en avril 1925. La lettre y est donnée comme « récente ».